

Ryan, Scully, Victor-Levy Beaulieu Un même langage de l'immobilité

André Belleau

Volume 16, Number 2 (92), March–April 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26460ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belleau, A. (1974). Ryan, Scully, Victor-Levy Beaulieu : un même langage de l'immobilité. *Liberté*, 16(2), 80–87.

Ryan, Scully, Victor-Lévy Beaulieu: un même langage de l'immobilité

Je crois à la nécessité. Voilà pourquoi je me suis interrogé sur la signification du phénomène Scully dans les pages littéraires du « Devoir ». La même question me revenait sous diverses formes : si Henri Bourassa aboutit à Claude Ryan, est-ce que Jules Fournier (ou Olivar Asselin) culmine dans Robert Guy Scully ? Scully se trouverait-il envers Alain Pontault, Gilles Marcotte, Jean-Pierre Houle, dans un rapport semblable à celui de Claude Ryan à l'endroit de Filion, Laurendeau, Héroux ou Pelletier, etc. ?

Robert Guy Scully lui-même n'est pas en cause. Il s'agit d'un nom servant à désigner un phénomène. Je ne connais pas le porteur. Ses articles n'ont d'intérêt que dans la mesure où ils sont rapportables à une condition donnée, à un certain avatar historique. Il est remarquable qu'à peu près personne n'ait jugé utile de répondre à Scully. C'est précisément qu'on ne répond pas à Scully. Il se prête à la description et à l'analyse, jamais à la réplique ou à la discussion.

C'est par le biais du langage que j'ai cru trouver une réponse à la question que je me posais, plus exactement en m'attardant à une sous-question de la question : le langage pendulaire de Claude Ryan (si on ... il faudrait cependant ... oui mais d'autre part ... pour en revenir à ... finalement la situation présente ...) tend-il de lui-même à l'équilibre du

statu quo peu importe la pensée de l'auteur ou faudrait-il au contraire attribuer à cette pensée la structure pendulaire du langage ? On trouverait abondamment mise en oeuvre dans les éditoriaux de Claude Ryan toute une rhétorique de l'immobilité. Dès que le langage fait mine de *s'aventurer*, une force de rappel intervient qui dénote la pesanteur et non l'élasticité. Ce n'est pas un mince paradoxe que de voir une certaine lourdeur réussir à se faire passer pour de la souplesse. A mesure qu'on progresse dans la lecture, le langage se trouve chaque fois ramené à une sorte d'intransitif médian où rien ne peut arriver. Les écarts diminuent, les voilà réduits à zéro. La conclusion du texte, c'est en même temps un langage qui trouve son repos et une pensée qui opte pour le statu quo.

R. G. Scully parle de culture, Claude Ryan de politique. Je ne puis m'empêcher de penser que le premier traduit le second. Nous avons le côté « culturel » (livres, cinéma, musique, etc.) et le côté socio-politique d'une même médaille. L'envers vaut l'endroit, avec cette différence que le langage de Scully est déjà profondément marqué par cette même conjoncture historique pour laquelle Claude Ryan met en oeuvre sa rhétorique du repos. Le langage de Scully s'offre à la fois comme reflet et comme effet. On dira qu'il est un langage-vic-time.

Cela se voit tout de suite si on le compare à celui de Ryan. La structure du discours ryanien, le caractère ponctuel de son équilibre zéro font place chez Scully à un étalement de l'informe (des colonnes et des colonnes de texte), produit d'une expansivité molle et décentrée. Si le langage de Claude Ryan est adapté à une idéologie de l'immobilité, celui de Scully, de par sa forme même, convient parfaitement à l'étape suivante, un degré plus bas : l'à-quoi-bon, la résignation flasque, le goût pâteux de la mort : « *Pour tout dire, je crois que les Cajuns ont beaucoup plus joui de leur héritage français que nous. Qu'ils le perdent aujourd'hui — alors que nous projetons de le garder, par toutes sortes de moyens politiques compliqués et torturés — ne semble pas si tragique* » ... (le Devoir,

9 mars 1974). On a déjà entendu cela quelque part. « Viva la muerte ! »

Il faut garder à l'esprit cette condition générale pour saisir la signification de certains traits plus spécifiques. Voyons les anglicismes qui sont extrêmement fréquents chez Scully (mots, tournures, syntaxe, etc.). Règle générale, le contexte indique qu'ils ne sont pas inconscients (s'ils l'étaient, je n'en ferais pas état ; je n'imagine pas que l'on doive reprocher à quiconque la façon dont il s'exprime dans une langue). Scully n'est pas à ranger non plus parmi ceux dont parlait Michèle Lalonde, « *qui excellent si bien en français qu'ils ne le transgressent qu'à dessein et au fond très sagement.* » Cet aspect ne doit être envisagé ni d'un point de vue linguistique ni certes d'un point de vue normatif. Les anglicismes de Scully ont en fait une valeur thématique. Ils dénotent un langage honteux qui ne peut s'assumer, un langage mal habité ou difficilement habitable. Presque toujours, ils signalent une prétendue lacune ou impuissance du français (à laquelle ils sont chargés de remédier) et le regret de devoir malgré tout l'employer. Personne de sérieux ne soutiendra qu'une langue est supérieure ou inférieure à une autre. Aussi s'agit-il ici d'un phénomène essentiellement culturel. Tout se passe comme si le langage de Scully renfermait deux énonciations, l'une étant fonction de l'autre. La première, présente en français, fait signe qu'elle est incompétente ; l'autre, absente en anglais, mais qu'on entend toujours, exactement parallèle et superposée telle une voix qu'on ne prendrait pas la peine de noter, constitue la norme selon laquelle la première mesure son insuffisance. La parole inférieure, irréalisable, a charge de dire une réalité pour laquelle la parole dominante est seule jugée apte. Ça parle doublement ici, et en même temps. L'ensemble se perçoit comme un bruit et c'est le propre du bruit de ne comporter de soi ni début, ni structure propre, ni fin.

Dans un même langage, une parole dominante irréalisée, une parole dominée irréalisable. On comprend que Kérouac,

toutes autres considérations mises à part, ait écrit en anglais. C'était, si l'on y pense bien, une plus haute exigence, la seule possibilité de s'accomplir. Je n'ai jamais cru que langue et culture coïncident nécessairement, que la culture est réductible à la langue. Ce qui est culturel, c'est la possibilité ou l'impossibilité, le fonctionnement ou le dysfonctionnement d'un langage (cela suppose évidemment la langue, quelle qu'elle soit). Il ne saurait être question non plus de pureté ; un langage n'a pas à être pur ni, puisqu'on y est, totalement homogène. Je soutiens seulement qu'il existe un rapport entre le langage de Scully tel que décrit et les attitudes que ce langage traduit envers une culture se manifestant tout simplement en français, aussi bien au Québec qu'en France. Il ne suffit pas de dire que les seuls *signes* d'une telle culture suffisent à déclencher chez Scully tous les stéréotypes que l'on constaterait chez les gens de la classe moyenne à Kitchener, Ontario (même phénomène, par exemple, chez un Henri Bélanger). La distance méfiante ou hargneuse suggère en plus chez Scully l'impossibilité où se trouve un langage de s'ouvrir immédiatement à une réalité à partir de lui-même, de son centre si l'on peut s'exprimer ainsi, et de ce qui le constitue. Cette carence est rendue plus cuisante encore par toute réussite dans le même idiome, le français s'avérant en effet parfaitement capable de dire l'Amérique, il le fait d'ailleurs depuis près de quatre cents ans. (Il ne faut pas s'en étonner, il n'est ni plus ni moins moderne ou vivant que le portugais, l'espagnol ou l'anglais).

Décentré, ce langage peut difficilement viser le centre de quoi que ce soit. Habité à sa périphérie, il se condamne à la périphérie des choses. Parlant sans cesse de l'Amérique, il est en fait dépossédé de l'Amérique.

On ne se surprendra donc pas de constater qu'il opère toujours à distance, en glissant sur son objet au profit d'un système binaire quasi-mécanique de rapports dont le second terme est aussi éloigné que possible du premier :

- « Kamouraska », le film de Claude Jutra, est jugé en fonction du roman de Thomas Mann, « les Buddenbrook ».
- Bob Dylan est déclaré le Rimbaud du vingtième siècle.
- « Aurore l'enfant martyr » se voit comparée à « Refus Global » et estimée supérieure.
- Le poète chilien Godofredo Iommi est un « intellectuel typiquement européen ».
- Les invités québécois de la Rencontre internationale des écrivains « ont une vision strictement européenne de la chose culturelle ».
- Gabrielle Roy est mise en rapport avec Kafka.

Le sujet a beau changer, le prédicat ne varie guère. Il se réfère constamment à une écriture presque toujours lointaine dans le temps ou l'espace et associée à une Europe mythique. Deux films, un poète, un congrès et un chanteur se trouvent indifféremment rapportés au langage littéraire ou à un autre continent suggérant un certain langage de la culture. En fait, ces jugements et comparaison ne disent absolument rien sinon l'incapacité de « coller » à une chose pour elle-même dans un champ de relations significatives et en même temps la hantise — sur le mode négatif cette fois — d'un pouvoir et d'une plénitude devenus inaccessibles. Si l'énonciation française hésitante et honteuse de Scully renvoie à un anglais tout-puissant, les énoncés identifient le fonctionnement normal du langage au Québec à une Europe perçue selon les clichés d'un membre du Montreal Board of Trade.

Langage doublement dominé. Langage raté.

C'est ici que l'on touche au joul — la dernière étape — mot qu'il faut employer sans savoir exactement ce qu'il recouvre. Cela seul suffit à montrer que ce n'est pas le joul qui fait problème mais ce qu'on veut en faire, son idéologie dirait Pierre Vadeboncoeur. Le Montreal Board of Trade déclarait l'autre jour à un groupe d'étudiants américains venus enquêter au Québec que le français est inapte à l'économie, à

la technique, au monde moderne. Scully, Victor-Lévy Beaulieu et d'autres ont compris le message. Il nous faut donc désormais, selon eux, un langage pour ce qui reste, pour le résidu, c'est-à-dire : popa, moman, la cuisine, les bécosses, pipi, caca, les fesses, la plotte pis la pissette. On retrouve ici la même structure dominant — dominé que dans le langage de Scully (lequel n'est pas du joul) sauf que maintenant la parole aliénée et coupable s'arrête pour de bon, renonce à un présent hors d'atteinte, et se love sur elle-même autour du cercle familial et oedipien. Figure intériorisée, mais maganée, désarticulée même par une urbanisation étrangère et dotée par elle d'un autre vocabulaire, de l'ancienne paroisse rurale, de la grande famille chaude d'autrefois, de tous ces lieux clos où ça sentait bon et où on pouvait s'abriter : l'étable, l'église, la shed.

Il va de soi que le joul peut très bien servir de matériau à l'élaboration d'un langage par l'écriture. Gérard Godin et Godbout l'ont prouvé. L'écrivain capable de langage est libre dans la mesure même où il a ce pouvoir. Et le joul ordonné aux fins d'une écriture n'a pas du tout la même signification que le joul comme refus de dépassement d'une condition impliquant fatalement l'échec de toute écriture. Fonder une politique ou même une esthétique sur le joul, c'est non seulement, en fin de compte, dire la même chose que le Montreal Board of Trade, c'est se comporter en allié objectif, c'est vouloir que le peuple québécois se conforme en tous points à l'image de lui-même que le colonisateur lui propose. Or le joul n'a pas été inventé par le peuple, il n'a pas cessé quant à lui de penser qu'il parle français. Et il est curieux qu'une certaine bourgeoisie, en même temps qu'elle s'amuse au joul, attribue la colonisation culturelle non pas au colonisateur en place mais à un colonisateur-substitut fort commodément éloigné qui serait la France. C'est évidemment moins dangereux. On fait l'économie de la lutte. De Mgr. Plessis à Victor-Lévy Beaulieu, la francophobie a toujours été liée ici à l'obscurantisme. Et de ce point de vue, le joul représente une des

formes modernes de la sempiternelle collusion entre les possédants québécois et le pouvoir effectif pour maintenir notre peuple dans la sujétion.

Tout ce qui grouille à droite coagule actuellement autour du joul. C'est par cela que la langue du peuple va se trouver avilie, non par le joul lui-même, lequel est la trace de son histoire. J'écrivais ici même en 1964 : « *Notre patois n'est point digne de mépris. Il est beau comme une blessure, un torse qui se cambre sous le fouet, un visage sali...* » Malgré leur ton que je juge aujourd'hui un peu naïf et déclamatoire et leur imprécision terminologique, ces lignes suggéraient une volonté de situer la question linguistique dans la seule perspective éclairante : celle d'une lutte de classes doublée d'une lutte de libération nationale. Le joul tend vers le français comme les Québécois vers leur libération. C'est en français que le premier président du Québec proclamera l'indépendance et la république. C'est encore en français que nous verrons peut-être un jour la république démocratique et socialiste du Québec.

En attendant, Victor-Lévy Beaulieu veut aller faire des grimaces à Trudeau ou effrayer délicieusement ces messieurs-dames en chiant dans les tentures des salons d'Outremont ; Jean-Claude Trait déclare dans « la Presse » que le français est une langue morte (ce qui ne devrait pas déplaire aux intérêts auxquels se trouve lié Paul Desmarais) ; et on essaie de faire croire aux gens que leur langue marquée par l'asservissement est plus vivante qu'un prétendu français international : il s'agit d'une vieille habitude, Duplessis ne manquait jamais de faire savoir que nous avons le meilleur système d'éducation au monde ou bien que nous étions des « français améliorés ». Mais ce qu'on n'ose pas dire, parce que les implications en sont moins prévisibles, c'est que partout au monde, en France comme ailleurs, et au Québec également, la langue du peuple est toujours *vivante*. Ce simple rappel d'une communauté par la base entre des hommes mettrait en danger les

entreprises de folklorisation mytificatrice et de transformation de particularismes en visions du monde.

Nous en sommes-là. Ces notes brèves visaient à suivre à travers un langage, de Claude Ryan à Robert Guy Scully à Victor-Lévy Beaulieu et ses émules, quelques aspects, justifications, feintes et parades d'une position consistant essentiellement à refuser le mouvement.

ANDRÉ BELLEAU